



Le Langage Figuré : de ses fondements épistémologiques aux sciences du langage*

Koffi SAMUEL N'ZI **

Résumé— Notre objectif est de proposer des pistes de connaissances sur l'origine du langage figuré. Si son existence, sa présence et son usage ne font l'ombre d'aucun doute dans l'esprit de la communauté l'on s'interroge moins ou presque pas sur sa provenance, sur son introduction dans le langage humain et dans les interactions verbales quotidiennes de celui-ci. C'est la tâche que s'assigne cette réflexion. Bien plus que pédagogique, cette analyse se veut surtout épistémologique, car, elle vise à mettre en relief ses origines naturelles. Dans ce sens, elle interroge la genèse de l'Homme, l'imputation de la pauvreté du langage originel en expressions, la disposition du psychisme humain à énoncer par figuration. Elle questionne aussi la rhétorique, son berceau émanation, et certaines disciplines linguistiques qui furent son terreau de plénitude. Ces différents points constitutifs des axes focaux de l'étude exhument les principes fondateurs du langage figuré, son corpus d'exploration, son fonctionnement et les attentes subséquentes à son emploi.

Mots-clés— Anthropologie, langage figuré, Nature, psycholinguistique, rhétorique et sciences du langage.

پژوهشگاه علوم انسانی و مطالعات فرهنگی
پرتال جامع علوم انسانی



Figurative Language: from its Epistemological Foundations to The Sciences of Language *

Koffi SAMUEL N'ZI **

Extended abstract— Figurative language, variously called figure of speech, figure of speech or figure of speech, is part of the system of linguistic material in its oral and written components. It is a generic name for all these kinds of expressions qualified as turns, turns of phrase, ways of speaking which in their forms and in their meanings differ from other forms of expression of speech suggested as habitual, or normal ordinary.

Figurative language brings with it a history as rich from the point of view of the different facets which have built its evolution, as all the eras which have dedicated this long history, from Aristotle to Georges Molinié. However, this long history, which always follows its course, and intimate of the work and intellectual action, including mainly rhetoric, tends to deny its natural sources which is explained by the holy scriptures (the Bible and the Koran), the inclination of the mind to understand by image without taking into account the impact of the evolution of man on his linguistic capacity.

Figurative language is considered in the same way as vocabulary, sentences and verbs given their common function consisting of the animation of language. However, unlike these which arise intimately from empirical reflections, figurative language coexisted with language and therefore is innate in man. The various considerations which it appears only justify scientific variations after man has realized his existence. In this perspective, it admits as much as these, an expressive form and a significant form. It does not only fulfill the status of a discursive foundation. It also ensures the functional state assigned to it. Nevertheless, it itself draws its nature, that is to say its constitution, from the other facts of language without which it does not exist.

Its signals have been poignant ever since humanity became interested in language, language and speech, and these have become essential in humanity's study and knowledge. It is to the father of ancient rhetoric, Aristotle, which the first bases of figurative language belong. In rhetoric, figurative language is part of elocution, the support of which contributes to ensuring the treatment of speech and its style assigned to it. The masterpiece of this contribution is *The Rhetoric*, by this philosopher who records his poetics of the art of convincing through words. It gives pride of place to metaphor, which participates in this rhetoric of speech. From there, sounds the starting point of the study and knowledge of the figures of communicative life.

This figure espouses the convictions of Cicero in the foundation of his rhetoric, the substance of which boils down to the art of speaking well and writing well. Thus, he integrates the figures with the

principles prevailing in the practice of this rhetoric. Under his direction, the very first outline of the classification of figures into three main trends took shape.

Quintilian follows suit. However, unlike its predecessor, it offers a more simplistic classification aimed at reducing figures into two main classes. This is how he leaves to posterity the figures of thought and those of words.

Among these authors we cite César Chesneau Dumarsais. With him, the approach to figurative language and therefore to the figures which constitute it in its entirety will experience another orientation. Here, his reflections and the perspective in which he places their uses now underlie the requirements of the disciplines of grammar, literature and philosophy, to the detriment of techné rhétoriké. These fields of application restrict the extent of these figures to only the tropes admitted within the figures of words.

The theorizations of Pierre Fontanier are in line with those of César Chesneau Dumarsais and establish both the transition between ancient rhetoric favoring figures in its argumentative and ornamental aims and the classical period which announces the era of trade in figurative adventure with literature and linguistics in its various disciplinary obedience's. From then on, a flowering of theorists emerged. We are therefore witnessing an all-out reflection on figurative expressions, which will largely contribute to its wide dissemination.

Keywords— Anthropology, Figurative Language, Nature, Psycholinguistics, Rhetoric And Language Sciences

SELECTED REFERENCES

- [1] *Bible*. «Genèse 11 : 1à9 », *Louis Segond*.
- [2] Barthes, Roland. « L'ancienne rhétorique ». *Aide-mémoire*, 1970, pp, 170-227.
- [3] Bacry, Patrick. *Les figures de style*. Paris: Belin, 1992.
- [4] Cicéron. *Rhétorique à Herennius/Cicéron*. Paris: CLF, Panckoucke, 1835.
- [5] *Coran*. «Al-Baqarah, 2 : 31-32».
- [6] Ducrot, Oswald. Todorov, Tzvetan. « Langage et behaviorisme ». *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris: Seuil, 1972, pp 92-98.
- [7] Dumarsais, César Chesneau. *Les tropes*. Paris: Belin- Le-Prieur, 1818.
- [8] Fromilhague, Catherine. *Les figures de style*. Paris: Armand Colin, 2015.
- [9] Fontanier, Pierre. *Les figures du discours*. Paris : Flammarion, 1968.



زبان مجاز: از بنیادهای آن تا علوم زبان*

کوفی ساموئل**

چکیده— هدف ما ارائه راه‌هایی برای شناخت منشأ زبان مجازی است. اگر وجود، حضور و استفاده از آن هیچ سایه تردیدی در ذهن جامعه باقی نگذاشته است، در مورد منشأ آن، در مورد ورود آن به زبان انسان و در تعاملات کلامی روزمره آن، کمتر یا تقریباً هرگز مورد سوال و کنکاش قرار نگرفته اند. این کنکاش، وظیفه است که پژوهش حاضر برای خود تعیین می‌کند. این تحلیل بیش از آن که جنبه آموزشی داشته باشد، بیش از هر چیز معرفت‌شناختی است، زیرا هدف آن برجسته کردن ریشه‌های طبیعی آن است. به این معنا، این کار، پیدایش انسان، انتساب فقر زبان اصلی در عبارات، تمایل روان انسان برای بیان از طریق تجسم را مورد تفکر قرار می‌دهد. این پژوهش همچنین بلاغت، مهد آن و برخی رشته‌های زبانی را که بستر پرورش آن بودند مورد مذاق قرار می‌دهد. این نقاط مختلف که محورهای کانونی این مطالعه را تشکیل می‌دهند، اصول بنیادی زبان مجازی، مجموعه کاوش‌ها، عملکرد و انتظارات بعدی از کاربرد آن را آشکار می‌کنند.

کلمات کلیدی— انسان‌شناسی، زبان مجاز، طبیعت، روان‌شناسی زبان، علم بلاغت، عبوم زبان

I. INTRODUCTION

Le langage figuré, connu aussi sous les vocables de figures du discours, figure de rhétorique, expression figurée ou figure de style, dans le discours et dans l'expression des pensées est un bien universel. Il n'est l'apanage de personne, ni d'une communauté, ni d'une classe sociale donnée. Non plus, il est la chasse gardée d'une communauté linguistique spécifique. Il est consubstantiel à tous les types et genres de productions (1) qui ne peuvent non plus se passer de lui. Son universalité est attestée par Dumarsais qui affirme à ce propos qu'« il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire et de si commun que les figures dans le langage des hommes ». (C. C. Dumarsais, 1818, p.2). Apparue à l'antiquité, l'engouement de son intérêt (2) suscité au fil des siècles l'a modelé et adapté selon les centres d'intérêts des disciplines (3). En réalité, on passe l'éponge sur sa provenance et les circonstances de son irruption dans le langage ordinaire. Cette conscience fermée sur sa genèse n'est pas, quelque fois, sans incidence sur la pleine mesure de son usage qu'augurent sa nature, son fonctionnement, ses manifestations et les objectifs à lui assignés. Mais au-delà, l'observation générale impute à la rhétorique sa seule et principale source d'émergence en raison de leur proximité étroite (Aristote 1991, p.36) et du fait de la science de l'art oratoire d'avoir incontestablement été le creuset de son rayonnement. Alors qu'il proviendrait de la nature, chose qu'on ne peut nier dont l'explication tient de trois thèses que nous nous engageons à exposer : il est spontané donc inné en l'homme par le créateur suprême ; il est le fruit de l'évolution du langage humain ; enfin il résulte, en tant que des formes locutives, du langage psychique. C'est ce que corroborent d'une part Jean-Jacques Rousseau cité par Noelia Micó Romero et Amparo Olivares Pardo (2013, p.73-82) « le langage figuré fut le premier à naître, le sens propre fut trouvé en dernier » pour signifier qu'il est inné en l'homme. D'autre part, Catherine Fromilhague estime que le ferment de son inspiration, la source de son émission émanerait du côté de la psyché de l'Homme et le rapport de celui-ci avec la société et la culture dans lesquelles il évolue. Elle cite à propos R. Barthes : « la figure doit être envisagée comme expression d'un style plongeant dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur » (C. Fromilhague, 2015, p.21). La préoccupation qui découle immédiatement de ces deux tendances qui nous servons de pistes de recherche est la suivante : les figures du langage proviennent-elles principalement de la rhétorique ? Ne résultent-elles pas de l'œuvre de la Nature ? Leur manipulation rhétorique peut-elle, pour autant, occulter en arrière-plan la source divine du langage humain dont elles-mêmes font partie ? Pour répondre à ces questions, nous bêcherons les fondements naturels ressortis à la divinité, la bonification du langage naturel, la conception du psychique par figuration, avant d'ouvrir une lucarne sur les contributions rhétorique et celles des sciences du langage à son expansion. Notre projet se voulant pédagogique va se tisser à la lumière de la perspective divine éclairée par les saintes écritures. Ensuite la perspective anthropo-socioculturelle relevant le facteur anthropologique, social et culturel dans la formation et le fonctionnement du langage figuré. Et celle psycholinguistique préfigurant la conscience psychique qui émaille les expressions figurées. La dernière, concerne les apports rhétoriques et ceux des sciences du langage dans le cheminement du langage figuré.

II. L'ORIGINE NATURELLE DU LANGAGE FIGURÉ

L'analyse qui suit est axée sur la genèse de la figure dans l'histoire linguistique de l'humanité. Elle vise à mettre en relief son (ses) origine (s) tout en montrant comment s'est faite son irruption et son émergence dans le cosmos et à quelles fins. Pour y parvenir nous référons notre argumentation à trois explications : la première concerne l'œuvre de la divinité créatrice des étants, la seconde l'inclination du système conceptuel humain à la figuration. Enfin, la dernière se rapporte à la déficience en locutions du langage ainsi que le perfectionnement qu'il connut dans l'histoire de l'humanité.

II.1 L'EXPLICATION DIVINE

La première, selon ses adeptes, est que la possession par l'Homme du langage par les figures lui vient de son créateur suprême, Dieu. C'est de Lui qu'il détient ce trait particulier de l'expression à l'instar des autres facultés avec ce dont celles-ci se constituent. Dit autrement, la faculté que l'Homme a à exprimer ses états avec ou par le langage figuré ne provient pas de sa volonté ni de sa capacité. C'est d'ailleurs l'un des points d'ogre de certains récits sacrés et mythologiques laissant entrevoir qu'il a en partage la même source divine avec la parole. Mieux il est redevable à la « disposition technique de l'Homme à élaborer de manière dynamique et infinie toutes les langues de l'humanité » (Dr al Ajamî, alajami.fr/index.php), sachant que cette disposition provient elle-même du don du langage. En clair, à entendre Dr al Ajamî, l'Homme dispose divinement de la faculté d'énonciation dont la source originelle est celle du langage. En recourant au mythe de la tour de Babel, le langage humain selon la cosmogonie dogons et le coran, nous comprenons davantage ce rapport d'annexion et ou d'accointance à la fois indéniable et irréversible du langage figuré au langage courant. Dans son œuvre *Dieu d'eau* (1975) Marcel Griaule insiste sur la compétence de l'Homme à s'exprimer en autant de manière incluant l'usage du langage figuré qu'il a hérité de ses huit premiers ascendants, eux-mêmes l'ayant reçue de Nommo, en ces mots : « Ainsi les hommes reçurent la parole définitive, complète et multiple. Elle était intimement liée, comme les deux premières, et plus qu'elles, à des matériels », (p.74).

Dans le livre saint du christianisme on observe que Dieu fit coexister le langage par les figures à la locution de sa créature. C'est à juste titre que son discours en est empreint. On en trouve trace dans les locutions de nombre de personnages bibliques. Nous avons le cas Adam dont les premiers propos de baptême de sa compagne se déploient sur fond d'une synecdoque particularisante dénotant à travers l'emploi de Ève le genre pour l'espèce dans cet énoncé : « Adam donna à sa femme le nom de Ève : car elle a été la mère de tous les vivants » (Genèse 3 : 20). Aussi, le serpent au moment de son interlocution avec Ève utilise-t-il à l'adresse de Celle-ci la figure de l'interrogation oratoire, pour l'induire dans l'erreur du pêché : « Dieu a-t-il réellement dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? » (Genèse 3 : 1). Son extension va naître de la gamme des langues résultée de leur multiplication, à Babel par Dieu, pour semer la discorde entre les hommes de sorte à les empêcher de se concerter pour mener des actions communes comme le montre le mythe Biblique :

toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots. Comme ils étaient partis de l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Schinear, et ils y habitèrent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Faisons des briques, et cuisons-les au feu. » Et la brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de ciment. Ils dirent encore : « Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre. » L'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. Et l'Éternel dit : « Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue, et c'est là ce qu'ils ont entrepris ; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté. Allons ! Descendons, et là confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue, les uns des autres. » Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face de toute la terre ; et ils cessèrent de bâtir la Ville. C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre, et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la terre (Louis Segond, Genèse 11, versets 1 à 9).

Le livre saint musulman, abonde dans cette même veine, attribue cette capacité que possède l'homme de s'exprimer par les figures du langage à la bienveillance et à l'enseignement divin.

Le langage figuré, selon le Coran, fait partie des compétences linguistiques que Allah fit acquérir à Adam. En témoigne la sourate 2 le verset 30 qui dit ceci : « le tout miséricordieux a créé l'Homme, Il lui a enseigné la claire énonciation/al-bayân ». Il n'est pas possesseur que l'aptitude de communiquer. Bien plus que cela, il peut concevoir, par le langage lui-même, une quantité infinie d'énoncés, de terminologies, d'expressions et de locutions au nombre de laquelle la catégorie figurée du langage si l'on se réfère à ce propos de Allah : « Et Il enseigna à Adam tous les noms » (verset 31). Ce qui revient à dire qu'il dote à Adam un langage qui renferme en lui cette propriété de concevoir autant de formulation, d'énonciation que de réalités potentielles. Abondant dans ce sens, Dr al Ajamî retient que cette possibilité de s'exprimer par divers moyens linguistiques est naturellement liée à « l'aptitude conceptuelle propre au langage humain ». (Adam et le langage...) Cette thèse conforte davantage l'argument selon lequel le langage figuré n'est pas un écart, une faute vis-à-vis du langage propre. C'est un moyen, parmi ceux que recèle le langage, au service du locuteur et de la locution.

Son acquisition naturelle est renchérie par Pierre Fontanier. Selon lui celle-ci est logée à la même enseigne que celle de la parole. Elle relève du naturel autant que la parole : « les figures ne sont pas, comme leur noms, une invention des rhéteurs ou des grammairiens ; qu'elles nous viennent de la Nature même comme la parole, et c'est elle-même qui les enseigne à tous les hommes, au rustre comme au savant, à l'enfant comme à l'homme fait » (Pierre. Fontanier, 1968, p.67). S'il est imputé à l'Homme les différentes dénominations qu'il leur attribue, ce n'est pas le cas de leur existence qui n'est aucunement liée à sa contribution. Aucune personne aussi intellectuelle qu'elle soit n'est dotée de compétences à les inventer. L'humanité s'est aperçue de son existence dans son langage. C'est donc naturellement qu'elle est intégrée en l'homme et cette Nature qui en est responsable dont parle l'auteur *Des figures du discours* est la divinité. C'est à juste titre qu'elle est la chose la mieux partagée. César Chesneau Dumarsais que nous paraphrasons disait que ce n'est pas insolite de savoir les figures dans le langage, c'est-à-dire leurs proférations dans les formules locutives de tous genres. C'est au contraire un fait anormal et étrange de communiquer sans elles. (C. C. Dumarsais, 1818, p. 3).

Ces arguments rejoignent l'exposé de Joëlle Gardes Tamine qui bat en brèche l'idée que l'origine et la définition de la figure se réduirait à des écarts linguistiques. Pour sa part, elles font partie intégrante du *logos* et constituent, des modes de constructions particulières dans le discours, de qui, par la même occasion, elles exploitent des mécanismes ou caractéristiques pour assumer les effets qu'elles sont à même de produire. Sur ce point, elle conclut en ces termes : « les figures ne constituent pas des phénomènes à part dans la langue. Elles ne sont en définitive que des configurations du logos » (J. Gardes Tamine 2011, p.124).

À leurs suites, Blair Hugh et Jean Racine renchérissent l'origine naturelle, voire divine des figures. Le rhétoricien récuse toutes les raisons éducative et pédagogique avancées qui induiraient certains en erreur quant à la question de l'entrée divine de la figure dans le langage. La figure n'est la trouvaille d'aucun système pédagogique. Leur création ne dépend d'aucune autorité éducative. Leur intégration génétique n'est pas au prix de l'observation, l'apprentissage, la répétition, le savoir-faire et même le savoir-être. Leur admission à l'existence et dans les rapports de communication est divine, affirme sans ambages Blair Hugh :

le fait seul prouve à chaque instant que les figures font partie du langage que la nature inspire à tous les hommes ; ce n'est point dans les écoles qu'elles ont été inventées, ce n'est pas à l'étude qu'il faut attribuer leur origine ; bien au contraire, car les hommes les plus illettrés les emploient comme les plus érudits. (Hugh Blair, 1845, p. 242).

Jean Racine, pour sa part, met un point d'honneur sur leurs préexistences. Toute personne est prédisposée naturellement à parler figurément. Car, ces figures ne sont pas non plus exclusives à une classe sociale. D'ailleurs, le discours des peuples de niveau intellectuel vil est saturé de figures. Cité par Roland Barthes, selon lui : « Il ne faut qu'écouter une dispute entre les femmes de la plus vile condition : quelle abondance dans les figures ! Elles prodiguent la métonymie, la catachrèse, l'hyperbole etc. » (Jean Racine cité par Roland Barthes, 1970, p. 221). Sa genèse n'est reléguée à aucune race. Ce n'est pas la postérité d'une sphère géographique et qui l'ait, ensuite, léguée au reste du monde. C'est dans cette veine que s'inscrit F. de Neufchateau, cité encore par Roland Barthes, indiquant que même : « À la ville, à la cour, dans les champs, à la Halle, L'éloquence du cœur par les tropes s'exhale » (F. de Neufchateau cité par Roland Barthes, 1970, p. 221). En somme, la figure préexiste en l'Homme. Elle est avec le peuple et dans le peuple. C'est pourquoi ce dernier quoiqu'il appartienne à la société ancienne, contemporaine ou civilisée la professe en tous lieux et en toutes circonstances. Mais comme on va le montrer à la suite, les figures sont aussi à l'actif du renouvellement du langage primitif à la faveur de l'évolution de l'homme et de son existence.

II.II. LE LANGAGE FIGURÉ, CONSÉQUENCE DU PERFECTIONNEMENT DU LANGAGE PRIMITIF

L'explication de la réalité de l'expression figurée est, de même, arrimée au développement de l'humanité. Ses conditions de vie connaissent une mutation, ses besoins, au fur et à mesure s'accroissent et varient n'épargnent pas le parler d'alors rudimentaire qui s'enrichit à propos afin de les rendre exprimable. Ce parler primitif subit naturellement toutes ces modifications. Dès lors, il s'impose à lui de s'adapter et s'harmoniser avec elles en se pourvoyant consécutivement. Cette maxime doit son explication rationnelle à l'anthropologie socio-culturelle dont l'objet est l'étude scientifique de la vie de l'homme, de sa société et sa culture d'appartenance. Elle s'assigne pour tâche la connaissance de son existence, son évolution dans la société, ses us, ses coutumes et sa culture. Le langage et la langue sont au cœur de l'anthropologie sociale et culturelle qui mobilise des données favorisant leur connaissance, leurs origines, leurs évolutions et éventuellement l'extinction de certaines. Il en va de même du langage figuré dont l'origine, selon les investigations anthropologiques, est attelée au passage du langage de son état primitif, caduc et imparfait à un état amélioré, bonifié. Selon le récit génésique, la langue, qu'est le vecteur primordial de communication et d'échange des êtres humains, ne dispose pas suffisamment d'expressions, mots, locutions, etc. pour exprimer l'infinie représentation des mondes psychique et sociologique de l'Homme. Si pour certaines réalités la langue dispose d'éléments locutifs précis au locuteur, convenables pour les traduire, d'autres restent sans moyen de véhicule car la langue propre est privée de signes pour les évoquer comme il le faut. En clair, la langue est vocabulairement déficitaire et cette déficience la handicape, non sans limiter l'Individu lorsqu'elle doit traduire son monde selon qu'il le perçoit et au regard de ses expériences. C'est à juste titre qu'Isocrate que nous paraphrasons en appelle à la nécessité de la parole proportionnée à la pensée. Pour lui, lorsque les mots, les expressions qu'il faut pour les besoins de la réalité sont inadaptés ou inexistant la pensée est trahie, tronquée et affadie. Par conséquent, la communication est mise à mal. Cet angle de vue de la condition du langage est attesté et renchéri par un postulat de philosophes grecs, d'inspiration mythique et romantique. L'angle mythique, de leur avis, est que : « La langue propre est pauvre, elle ne suffit pas à tous les besoins, mais elle est supplée par l'irruption d'un autre langage « ces divines éclosions de l'esprit que les Grecs appelaient Tropes » (Roland Barthes, 1970, p. 221). Les figures, les tropes en particulier, viennent ainsi combler cette insuffisance du dispositif linguistique. Bernard Lamy partage cette opinion. Pour sa part cette limite du langage ordinaire, favorisant le recourt des figures, se justifie par proximité de la pensée à formuler le monde en autant de manières qui éprouvent la compétence linguistique et épuisent les ressources qu'elle dispose. Il écrit au sujet de cette disproportionnalité, entre la fertilité représentative de l'esprit et l'indigence de mots pour l'évoquer, que :

la fécondité de l'esprit des hommes est si grande, qu'ils trouvent stériles les langues les plus fécondes. Ils tournent les choses en tant de manières, ils se les représentent sous tant de faces différentes, qu'ils ne trouvent point de termes pour toutes les diverses formes de leurs pensées. Les mots ordinaires ne sont pas toujours justes, ils sont ou trop forts ou trop faibles. Ils n'en donnent pas la juste idée qu'on en veut donner (Bernard Lamy, 1688, p.90).

Charles Bally abonde dans cette veine quand, de façon explicite, il écrit que : « le langage figuré résulte de l'infirmité de l'esprit humain, des nécessités inhérentes à la communication des idées et de l'insuffisance des moyens d'expression » (Charles Bally, 1921, p 184). Le point de vue de Vico est d'ordre romantique. Il écrit à ce propos que : « La poésie étant le langage originel, les quatre grandes figures archétypiques ont été inventées dans l'ordre, non par des écrivains mais, par l'humanité dans son âge poétique : Métaphore, puis Métonymie, puis Synecdoque, puis Ironie ; à l'origine elles étaient employées naturellement » (cité par Roland Barthes, 1970, p. 221). De son avis, le langage figuré est une donnée préexistante à la création de l'humanité. Il est autant ancestral du fait d'être éclos simultanément avec son langage primitif : la poésie. Ces différents regards se rejoignent tous sur l'infusion du langage figuré, à l'instar des mots, des phrases etc. dans la communication humaine, témoignent, par ailleurs de l'enrichissement des rudiments imparfaits et bornés du langage primitif. Ils révèlent, en aval, aussi et surtout « l'augmentation de la capacité crânienne des Homo erectus au cours de son évolution, (qui) peut être mise en relation avec un accroissement de ses capacités cognitives et notamment de ses capacités de catégorisation de son environnement, qui aurait produit un enrichissement progressif du lexique » (Bickerton cité par Bernard Victorri, 2006, p. 12).

Cette lacune ne restera pas en l'état. Elle s'est corrigée, avec le temps, comme nous le constatons avec la richesse des ressources linguistiques disponibles dont le moyen d'expression du langage figuré permettant à l'homme de pouvoir s'extérioriser pleinement. En effet, la disponibilité du vocable à l'état primitif du genre humain se restreignait corrélativement aux réalités tant circonstancielles que situationnelles dans lesquelles évoluait l'homme. Cette disponibilité limitée des tous premiers rudiments contenus dans le langage, allaient en s'accroissant au fur et à mesure qu'augmentaient et s'imposaient les besoins. Dès lors, leurs évocations se voient exiger au locuteur primitif un langage conséquent et donc plus approprié, laisse libre cours à celui-ci de combler le manque, améliorer en perfectionnant l'existant. Ces communications plus étendues naissantes vont engendrer des mots, des expressions, des sons qui épousent les propriétés des objets désignés. Parmi ces moyens d'expression s'y trouvent en bonne place les figures du langage procédant de la substitution, l'imitation ou l'analogie, l'animation des inanimés, la répétition, l'exagération dans les descriptions, l'euphémisation etc. Hugh Blair glosant sur l'évolution numérique des mots du langage et la perfection que celui-ci connu depuis les premières heures de l'humanité met l'accent sur le système d'extension de l'éventail linguistique qui se présente comme suit :

quand il s'agissait d'assigner un nom à un objet qui produisait un son, un bruit ou un mouvement quelconque, l'imitation au moyen des mots s'offrait d'elle-même. Rien n'était plus naturel que de rappeler par le son de la voix la nature du son ou du bruit que rendait un objet extérieur, et de former un mot qui y eût quelques rapports. C'est ainsi que dans la plupart des langues nous trouvons une foule de mots qui évidemment ont été construits d'après ce principe. Une espèce d'oiseau s'appelle coucou d'après le cri qu'il jette. Lorsqu'on dit d'un vent qu'il souffle, et d'un autre qu'il rugit ou gronde ; d'un serpent qu'il siffle ; d'une mouche qu'elle bourdonne ; d'une pièce de bois qu'elle craque ; d'une rivière qu'elle coule ; de la grêle qu'elle retentit ; l'analogie de ces mots avec la chose qu'ils expriment est bien facile à saisir. (Hugh Blair, 1845, T1 p.104)

Ces propos montrent que le langage figuré est à l'actif de l'enrichissement du dispositif linguistique issu du progrès de l'homme au cours de l'existence. Ainsi, il est introduit dans l'individu pour corriger et ou suppléer l'inexistence de certaines ressources indispensables dans l'expression. Cette raison se justifie certes. Toutefois, on reconnaît l'inclination innée du langage à faire corps avec les figures. De ce fait, elle n'est strictement pas débitrice au vouloir et au faire du locuteur, mais à l'anatomie de son psychique. Car la figuration qui tient lieu de son procédé de perception, de conception est tributaire de toutes ces expressions figurées dans le discours. Nous mettrons, dans l'analyse ci-après, en évidence cette hypothèse.

II.III. LA FIGURATION COMME PROTOTYPE DE CONCEPTION PSYCHIQUE

Cet argument qui suit justifiant la présence et l'utilisation tout naturellement des figures en et par l'Être est tributaire de l'anatomie de l'Homme, singulièrement la structure ou la morphologie de son psychique qui gouverne sa perception, sa conception et sa compréhension du monde. Son fonctionnement repose sur le principe de la figuration. C'est le point de rencontre et de collaboration entre le langage et le mental. Elle ressort de l'une des formes d'énonciation lorsque la chose à énoncer ne dispose pas son correspond linguistique dans la langue elle-même corrélée au principe d'abstraction commandé par la perception psychique. En d'autres termes, à défaut du moyen d'expression indiqué, le langage traduit la chose mais ce, corrélativement à la façon dont le mental la perçoit et la lui communique. Ainsi, le langage dans l'expression de ce fait va s'appuyer ou s'inspirer des traits de celui-ci. Ceci engendre dans la langue pas mal de tournures et de tours dont le(s) nom(s) procédera (ont) de la nature et des moyens qui les mettent en œuvre. Avant d'en arriver à quelle que figure qui émergent de la relation entre le langage et le mécanisme de perception du psychique ouvrons une lucarne sur la psycholinguistique et ses tenants qui en donnent l'explication.

La psycholinguistique découle de l'association des mots psychologie et linguistique. L'un, tiré des termes grecs *psukhê* "âme", et *logôs* "science" étudie la psyché de l'homme, la structure de son mentale ou la vie de son esprit. L'autre désigne à la réflexion scientifique du langage. La psycholinguistique est, donc, l'approche scientifique des facteurs psychiques à l'origine des productions verbales et de la compréhension. Ceci dit, le psychique occupe une place déterminante dans les différentes activités liées au langage, entre autres choses la production d'énoncés, leur compréhension, la reconnaissance de ses matériaux, l'acquisition de la faculté de parler, ainsi que la mémorisation. Les figures du langage font partie intégrante de l'activité du langage, de ce fait, elles ne peuvent échapper à l'emprise de ce monde psychique. À la limite, elles sont le produit de ses manifestations. C'est l'idée que Charles Bally tente de mettre en évidence quand il dit que « le langage figuré sert à réaliser des formes diverses de la pensée et du sentiment » (Charles Bally, 1921, p 185). Dans son entendement, la pensée et les sentiments conditionnent l'existence, la présence et la profération des figures dans l'expression qui leur servent, par la même occasion, de canaux. De son côté, Dumarsais voit le principe de tous les sens figurés dans l'inclination de l'imagination aux précisions, aux détails. Cette propension la conduit à désigner la réalité en préférant plutôt : « Le nom de l'idée accessoire, souvent plus présent à l'imagination que celui de l'idée principale, et l'idée accessoire, désignant l'objet avec plus de circonstances, le peint avec plus d'agrément et d'énergie » (C. C. Dumarsais, 1818, p. 30-31). Hugh Blair reconnaît, comme lui, l'incontournabilité de l'imagination dans l'origine de la figure dans le discours. Dès lors, on n'en comprend que mieux cette affirmation :

rapporter l'invention des tropes à la pauvreté des langues ou au manque de mots propres, n'est pas cette cause seule, ce n'est pas même principalement à elle qu'il faut attribuer l'origine de ces figures de mots. Les tropes viennent presque tous de l'influence que l'imagination exerce sur le langage, et c'est pour cela qu'ils sont aussi multipliés. (Hugh Blair, 1845, p. 248-249).

C'est à juste titre que, selon les spécialistes de la psycholinguistique, seule cette science, peut expliquer ces comportements linguistiques assignables aux faits mentaux.

Le psychique s'assume, en général, par abstraction. Il isole mentalement l'objet après l'avoir identifié pour ensuite l'appliquer ou le correspondre à son usage dans la réalité. Et cela à force des lois, des principes et des mécanismes qui le régissent. C'est ainsi que leur mise en fonctionnement va influencer directement sur le langage qui s'adapte pour adopter un vocabulaire (dans ce cas inexistant ou inconvenant) à propos qui évoque la réalité telle qu'elle. Il s'instaure alors un langage psychique (4). Celui-ci s'impose en se substituant au langage ordinaire afin de traduire non seulement mais aussi fidèlement les représentations psychiques. Et ce langage dit *psychique* emprunte comme voie les détours, les équivalences, les analogies, les substitutions, les images et bien d'autres dont les structures syntaxiques et les logiques sémantiques qui les prennent en charge, en général, trahissent ceux que les normes éditées disposent à l'usager. De ce fait, nous pouvons dire de ce "langage psychique" qu'il est un langage-relais, un langage par raccordement, par prolongement et par ajout au stock locatif disponible du langage normal. Ainsi, il comble tout en enrichissant la langue.

Les sémanticiens et psycholinguistes G. Lakoff et M. Johnson approfondissent l'explication de la profération presque systématique par figuration de tous les humains en pointant d'abord sur la raison et ensuite la mise en œuvre. Ils notent que :

la métaphore n'est pas seulement affaire de langage ou question de mots. Ce sont au contraire les processus de la pensée humaine qui sont en grande partie métaphoriques (...) Le système conceptuel humain est structuré et défini métaphoriquement. Ce sont des modes et ou des supports sur lesquels repose l'esprit ou l'imagination de l'homme. (Georges Lakoff et Mark Johnson, 1985, p.16).

Dans un premier temps, ils excluent la pensée selon laquelle c'est par ce que l'homme fait usage de la métaphore qu'il en est conditionné, vice-versa, et donc il ne peut s'en défaire. Ensuite, elle n'est pas la seule figure dont l'homme en dépend et en dépendrait sans condition. Et que la métaphore en tant que figure ne substitue pas la question de *processus métaphorique*. Celui-ci à la différence de la métaphore définit une méthode de perception de la pensée, de toute nature quel que soit l'entité, dont la manifestation repose sur la figuration qui est évoquée ici par les termes *modes et supports*. Il s'agit en un mot de l'assimilation. Elle a régulièrement cours dans le cerveau qui lie les notions abstraites aux objets perceptibles par nos sens. Elle est en grande partie responsable des figures dont les différentes dénominations sont fonction de la nature qui résulte de cette assimilation. C'est donc une formule métaphorique que de dire que l'imagination humaine est structurée et définie métaphoriquement. Il ressort alors de leur propos que tout homme sans exception possède génétiquement ces *modes et supports* qui lui permettent d'énoncer figurément sous diverses formes. Par ces supports et ces modes, l'homme peut émettre les figures en générale et tout naturellement la métaphore. Avant d'en arriver au cas spécifique de la métaphore puis à ceux des autres figures exemplifions cette propension universelle de l'esprit et l'imagination à parler de façon littérale par des énoncés figurés. Nous les tirerons de répertoires linguistiques de sociétés dont le substrat primaire linguistique est l'oralité (5) pour montrer qu'effectivement la figure dans l'expression des idées n'est pas la chasse gardée des érudits par ce qu'elle est incrustée en l'Homme tout court. En ligne de mire de ces langues nous avons successivement l'Agni et le Baoulé appartenant au groupe Akan installé au Sud du Ghana et de la Côte d'Ivoire, le Dioula (malinké ou mandingue) parlé en Côte d'Ivoire et dans d'autres pays comme le Mali, le Burkina Faso et la Guinée Conakry, et le nouchi, un langage populaire ivoirien.

Sounan ka wôlé awodjéé équivaut à *Celui-ci a une mâchoire*. Loin de penser à une insulte, cet emploi est bien plus un compliment qui énonce une métonymie au moyen de la mâchoire pour désigner l'éloquence. Ceci signifie que la personne dont on parle est très éloquent.

Bé fa man tui ngamon bé fa kun djagbli bé fa kun man sui se traduit littéralement du baoulé en français par : *On ne tire pas sur une mouche avec un fusil qui sert à tuer un éléphant*. Cette hyperbole doit sa valeur à cette expression excessive « *tuer une mouche avec un fusil* » car il présente la réalité (de tuer une mouche de surcroît à avec une arme à feu) trop au-dessus du croyable.

Shè da ka dògò buru fyè la. Ce proverbe Malinké est une métaphore. Il est traduit en langue française comme suit : *Le bec du poulet est petit pour souffler dans une trompette*. Cette métaphore de la modestie, avise les hommes à ne pas se mêler de tous qui ne les concernent pas. Elle est fondée sur l'image d'un bec qui n'est pas adapté à la trompette ou pour qui elle n'est pas faite. Donc faute de qualité ou compétence il doit s'en abstenir. Il vise en particulier, les plus faibles, les pauvres ou une personne qui est dans une mauvaise posture face à un problème donné.

Voici mon gbô dougou sans dégbahure ! Glôki de tous les soutralys. Tes kokas gbés de tous les cracrahures, Ont reguigui ta djidjité. Tes fris, gopio Côte d'Ivoire. (Nash, 2014) Cet énoncé écrit en Nouchi et retranscrit en français comme suit : *Salut ô terre d'espérance ! Pays de l'hospitalité. Tes légions remplies de vaillance, ont relevé ta dignité. Tes fils, chère Côte d'Ivoire, brille par ses syntagmes à fondement figuré entre autres la personnification (verset 1, 3 et 4), la métonymie du pays pour le peuple qui l'habite (verset 2)*

Ces énoncés, comme on le remarque, proviennent de dialectes nourris au lait de culture strictement traditionnelle donc endogène sont parsemés, à travers leurs pivots structuraux, d'expressions figurées (comparaison, hyperbole, métonymie, métaphore, personnification). Cet échantillon atteste que les figures du langage sans distinction, sont des langages spontanés et préexistants universellement à l'être pensant.

La métaphore découle aussi de ces modes et supports qui autorisent l'esprit et l'imagination à représenter littéralement une infinité d'abstraction. Laurent Jenny souscrit à cette opinion. Il reconnaît que l'essence métaphorique est dévolue au fonctionnement de ces modes et supports psychiques et desquels ensuit la figure de la métaphore. Mieux, il souligne l'existentialité de cette figure à l'homme dans sa communauté, pour qui elle est, selon ces différentes tendances, un ancrage d'énonciation sociologique où il y puise pour dire littéralement des réalités ordinairement abstraites qu'il n'aurait jamais pu énoncer à défaut du langage attendu. C'est ainsi qu'il déclare :

c'est particulièrement vrai d'un ensemble de concepts abstraits que nous avons tendance à nous représenter de façon métaphorique. Ainsi, nous nous représentons le temps en termes métaphoriquement spatiaux (j'ai du temps devant moi, le temps est passé, etc.) ou les émotions en termes de chocs physiques (j'ai été frappé par son attitude, il a explosé, je vais craquer, etc.) Ces métaphores forment de vastes systèmes analogiques constituant des ensembles de représentations propres à une culture donnée. Elles ne sont pas perçues comme telles et appartiennent à notre façon littérale de parler. [...] Les métaphores novatrices, courantes dans le discours littéraire, ne s'inventent pas à partir de rien. La plupart du temps, elles apparaissent comme des prolongements, des spécifications et des renouvellements d'équivalences métaphoriques déjà établies dans le discours ordinaire. (Laurent Jenny, <http://www.unig.ch>)

Georges Lakoff et Mark Johnson à la suite de Laurent Jenny d'ajouter :

ces métaphores structurales émergent naturellement dans une culture comme la nôtre parce qu'elles mettent en valeur quelque chose qui correspond étroitement à notre expérience collective et parce que ce qu'elles masquent n'y correspondent pas. Mais elles ne se contentent pas de trouver un fondement dans notre expérience physique et culturelle : elles influencent aussi notre expérience et nos actes. (Georges Lakoff et Mark Johnson, 1985, p. 77).

Certes, la métaphore est une donnée inconditionnelle à la société et à l'homme qui ne peuvent, cependant, se réduire tout de même à elle. Le dire serait méconnaître la vitalité du psychique et pis désapprendre les incidences langagières aussi diverses que variables attestées.

De cette figuration, il en découle bien d'autres figures. Nous avons la personnification. Cette figure consiste à caractériser humainement des êtres inanimés en l'animant de traits humains ou insufflant la vie. Ici, le mécanisme psychique se fixe de manière idéelle l'humanisation de cet être ou cette entité qui se réalise grâce à l'anthropomorphisation. D'après ce mécanisme, l'esprit ou l'imagination se représente cet être ou cette chose en lui pourvoyant des manières d'exister, d'agir et des pensées humaines. L'évocation littérale entre en scène, dès lors, en s'offrant les services d'un langage personnifié.

Nous avons l'allégorie dans le lot des figures qui émergent des représentations de l'appareil psychique humain. Elle prend forme abstraitement dans la pensée lorsque celle-ci va, au sujet d'une idée imagée et générale, la présenter comme un être animé en le parant de caractères qui identifient cette idée. L'angle sous lequel repose l'allégorisation du sujet prend toute sa dimension à la suite d'un travail mental. C'est alors que une fois qu'il est admis collectivement comme tel qu'il reçoit la qualification d'une allégorie. C'est cette conception figurative à la base de la construction allégorique qui amène Patrick Bacry (1992, p.68) à dire d'elle qu'elle est « une fabrication artificielle ».

On trouve aussi des figures du nom de synecdoque pour nommer une perception psychique trop précipitée des choses ; et de métonymie quand, à propos de la chose, l'on porte une analyse approximative ou imparfaite. Le locuteur dans certaines circonstances emploie un langage atténuant ou exagéré et selon qu'il veut soit rendre supportable des réalités choquantes soit les amplifier que l'euphémisme et l'hyperbole vont respectivement dénommer. Ce rapport de la conception psychique avec les figures en général trouve son explication dans la psycholinguistique et chez ses tenants.

Au regard du raisonnement ci-dessus, la naissance du langage figuré et son irruption dans la communication humaine sont mises au compte de la nature qui l'a pourvu instinctivement. En plus de celle-ci, les études révèlent que le premier langage va, au cours de son évolution, intégrer à son contenu des tournures et formules linguistiques de nature figurée. Le dernier l'attribue à la dépendance figurative du psychisme dans ses perceptions qui va engendrer un langage formulé figurément dont le lot constitue les figures d'expression. Nous voulons à présent mettre l'accent, dans cette lucarne ci-dessous, sur la rhétorique et quelques sciences du langage qui elles, on ne peut le nier, ont contribué significativement à son émergence (6).

III- RHÉTORIQUE ET DISCIPLINES LINGUISTIQUES AU CŒUR DE L'ÉMERGENCE DE LA FIGURÉ

III.I. L'APPORT DE LA RHÉTORIQUE À LA VULGARISATION DU LANGAGE FIGURÉ

La rhétorique fut et reste l'une des pierres angulaires de vulgarisation du langage figuré. Que disons-nous au sujet de cette discipline, foyer ancestral de l'érection figurale et mère des métalinguistiques, que l'évocation rappelle plusieurs noms dont les plus anciens et célèbres sont Aristote, Cicéron et Quintilien. Ainsi, définie à la fois comme l'art de convaincre par la parole et l'art de bien parler et bien écrire, elle fait ses armes sous leurs auspices. On assiste, de ce fait, à une rhétorique édiflée en un système quadripartite, *l'inventio*, *la dispositio*, *l'élocutio*, et *l'actio* (7) à la lumière duquel se traitent

trois discours spécifiques : le discours délibératif, le discours épideictique et le discours judiciaire. L'élocution, cadre de la rédaction écrite du texte et de sa mise en style, est cette partie du système rhétorique élue par ces rhéteurs comme le réceptacle et le lieu de configuration du langage figuré. Toute l'histoire de la figure du langage est attributive à l'élocution où s'est ébauchée les premières codifications, désignations, classifications puis les rendements qui leur sont rattachés, peu avant de destiner le foyer-repère de toutes les réflexions à venir émises sur les figures. En effet, paraîtront des traités, des dictionnaires, des ouvrages, des essais de même que des colloques, des journées d'études avec des orientations différentes, mais qui répondent toutes à terme à un seul et même but, celui de les rendre appropriables à tous ces usagers.

Avec Cicéron, prennent forme les premiers essais de caractérisation, de traits d'identification, de classification et de dénomination des figures. Son approche contributive, il faut le noter, privilégie l'éloquence langagière. Pour lui, c'est à ce principe que répondent essentiellement l'existence et l'usage des figures dans la rhétorique, cette discipline qu'il entrevoit comme de *l'art de bien parler et bien écrire*. Cette cause détermine son usage c'est-à-dire que, selon lui, c'est aux figures que le discours doit essentiellement sa beauté et sa capacité de séduction. Suivant cette logique, il formule sa contribution transparaissant dans son Livre IV où il dresse une liste de figures assorties d'exemplifications :

les figures de mots : répétition, conversion, complexion, (...) expédition, dissolution, réticence, conclusion. Viennent ensuite dix tropes : la métonymie, la périphrase, l'hyperbate, l'hyperbole, la synecdoque, la catachrèse, la métaphore et la permutation. Figures de pensées : litote, description, (...) signification, laconisme.
(Cicéron, 1835, p. 221).

Quintilien lui emboîte le pas. Il est d'avis avec lui que les figures constituent un dispositif vital rhétorique pour qui veut être bon orateur. Il importe, pour lui, que le bon orateur doit nécessairement posséder une maîtrise et une manipulation parfaite de la rhétorique qui lui permettront d'acquérir à sa cause son auditoire. De ce fait, il fait son cheval de bataille l'enseignement aux futurs orateurs de préceptes rhétoriques, en particulier les figures qui assoient leurs éloquences et confèrent toute la rhétoricité à leurs discours. Son apport va, alors, donner au mot *figure* son assise rhétorique, qui lui est reconnue jusqu'à ce jour, dégagée à partir de la différenciation qu'il opère entre *figurae sententiarum* et *figurae verborum* se rapportant l'un l'autre aux figures de pensée et aux figures de mots.

Dans son article intitulé *De l'origine et de la nature du langage figuré*, Blair Hugh fait un exposé sur les figures après une lucarne sur l'origine et les propriétés générales du langage figuré. Cette attention qu'il accorde aux figures du discours justifie pour sa part leur consubstantialité à l'art de bien parler et bien écrire qui sous-tend ses *Leçons de rhétorique et de belles lettres*. Nous découvrons dans son développement que les domaines du langage et de la littérature sont au prisme de la clarté, l'élégance de la diction, la pureté du style et la rectitude qui caractérisent son goût et l'excellence de son jugement. Ces qualités, Blair Hugh, les doit aux figures. C'est allusion aux figures de qui dépendent les qualités des orateurs qu'il fait quand il précise, à leur intention, que ceux d'entre eux qui « veulent cultiver leur goût, former leur style, ou se livrer à l'étude de l'art de parler et d'écrire, trouveront dans son livre plus de principes clairement développés » (Hugh Blair, 1845, p. 16). Cet art de parler et écrire, dans ses principes, est redevable à ces figures qui assurent son ornement cette autre qualité principale en plus de celle de la clarté. Cette réalité est clairement exprimée par Blair Hugh ainsi : « j'ai divisé les qualités du style en deux principales, la clarté et l'ornement. J'ai traité de l'ornement que donne au style une construction gracieuse, exacte ou mélodieuse. Une autre source d'ornement de la plus grande importance, c'est le langage figuré, ou ce qu'on appelle les figures » (Hugh Blair, 1845, p. 241). En recourant à ce dit de l'auteur on comprend toute l'implication qu'il y met dans son argumentaire à faire connaître les figures et faciliter à l'utilisateur leurs manipulations de

manière à augmenter en lui l'intérêt de celles-ci. Nous découvrons aisément sa contribution à la vulgarisation des figures du langage en se référant à cette assertion :

je choisirai seulement pour sujet de mes remarques celles qui sont les plus essentielles, et dont l'usage est le plus fréquent. Les règles qui les concernent pourront très-bien s'appliquer à toutes les autres. Je crois avoir donné un traité complet de la métaphore, la plus commune de toutes ; dans la dernière lecture, j'ai passé en revue l'hyperbole, la personnification et l'apostrophe ; dans celle-ci, je terminerai presque entièrement ce qui me reste à dire sur les figures (de la comparaison, l'antithèse, l'interrogation, l'exclamation et des autres figures du discours). (Hugh Blair, 1845, p. 299).

La référence à César Chesneau Dumarsais à la diffusion et à l'enseignement du langage figuré fait autorité. Il lui revient le mérite d'avoir mieux écrit sur les fondements du langage figuré. Quoique philosophe, Dumarsais est aussi versé dans la grammaire qu'il considère comme l'une des parties les plus importantes de la philosophie. Dès lors, elle se fait déterminante dans son approche des figures. Avec lui, les figures consacrent, dans leur généralité, le point d'attache entre la grammaire et la philosophie. Toutefois, en effet, il accorde le primat aux tropes, qui « ne sont (dit-il) qu'une espèce des figures », (C. C. Dumarsais, 1818, p. 1) dont le principe de base est le mot ; *mais* qui au-delà reste, d'une part, l'élément essentiel dans tout discours oral et écrit qui se prétend, surtout, artistique, d'autre part le foyer de sens qui est susceptible d'être détournés et éloignés de sa première signification. L'importance du mot, pour lui, tient qu'il est au cœur de la formation des tropes de qui en dépend la grammaire, précisément dans ses principes, de faire saisir les sens exacts des mots, rendre un compte fidèle de ce que disent les auteurs qu'orner le discours. C'est à juste titre, qu'il affirme au sujet des tropes, intimes à la grammaire, qu'« on doit connaître (...) pour bien entendre les auteurs et pour avoir des connaissances exactes dans l'art de parler et d'écrire » (C. C. Dumarsais, 1818, p. 22). Cette délicatesse du sens dans la communication et dans les belles lettres aboutit à ses *Traité des tropes*, consignait des instructions et des observations judicieuses, éclaircies et avec des illustrations sur chaque espèce de tropes. Il élabore une table de matières qui résume ses vues pédagogique, explicative sur la dimension des figures-tropes à porter du sens et à le détourner en tant de manière. On y trouve une tripartition des tropes entre « Tropes en général ; Tropes en particulier ; et des autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours » (C. C. Dumarsais, 1818, p. 21-24). Cette utilité des figures à l'efficience de la pratique grammaticale qui justifie, par ailleurs, ses contributions à l'expansion des figures rappelle son propos concluant :

au reste, ce traité me paraît être une partie essentielle de la Grammaire ; puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, et en quel sens ils sont employés dans le discours. Il n'est pas possible de bien expliquer l'Auteur même le plus facile, sans avoir recours aux connaissances dont je parle ici. (C. C. Dumarsais, 1818, p. 22).

Pierre Fontanier fait partie des chercheurs dont l'intérêt porté aux figures du langage a favorisé leur impulsion. Son traité sur les figures est l'un des chefs d'œuvre de la rhétorique classique dont le contenu manifeste toute une pédagogie observable dans la rigueur de l'exposé et surtout l'effort de précision pour « définir le concept de figure, pour dresser un inventaire complet et fidèle à cette définition, et pour en établir une classification systématique et pertinente » (P. Fontanier, 1968, quatrième de couverture). Ses travaux de vulgarisation sont une version proche de ceux de Dumarsais, du fait de la primauté accordée tous deux aux tropes. Par opposition à son prédécesseur, son attention pour ces tropes est suggérée par son inclination à « la connaissance de l'esprit et des artifices du langage ; (à) ce que les grands écrivains et les grands poètes ont de plus fin et de plus délicat dans leur

style ; (à) une vraie et solide instruction en grammaire, en littérature, en philosophie » (Pierre Fontanier, 1968, p.31). Le mot est le pivot du corpus désigné par ces différentes matières dont l'interface, dans ce cas, est les tropes, eux-mêmes redevant leur mise en forme aux mots. Le point d'attraction des réflexions de P. Fontanier sur les tropes part de ce fait. Sachant que les matériels essentiels des tropes que sont les mots sont les représentés de ces pensées. C'est de soi que les tropes garantissent, de par leur qualité, le fonctionnement de ces ornements, nouent la clarté et la délicatesse des styles d'auteurs. Ils permettent, par ailleurs, d'assurer une éducation qualitative des disciplines grammaticale, littéraire et philosophique. En effet, c'est sous la forme tropologique que se matérialisent les différentes formes de ces pensées susmentionnées. C'est cette étroite relation que la pensée entretient avec les mots à qui revient de leur donner une charge signifiante travestie au moment de les extérioriser. Ceci dit, les significations tropologiques que les mots vêtissent vont déterminer celles de la pensée, supposées par ces tropes qui les prennent en charge. En somme, l'importance que Dumarsais donne au mot et le rôle majeur de celui-ci, à travers le sens tropologique qu'il peut vêtir la pensée traduit le contenu de son traité, avec au premier plan l'exposé sur les tropes :

tropes en un seul mot, ou proprement dits repartis en trois chapitres : des Tropes par correspondance, connus sous le nom de Métonymies ; des Tropes par connexion, appelés Synecdoques ; des Tropes par ressemblance, c'est-à-dire des Métaphores, et des Tropes mixtes ou des Syllepses ; puis des Tropes en plusieurs mots, ou improprement dits déclinés en trois chapitres respectifs que sont des Tropes, figures d'expression par fiction ; des Tropes, figures d'expression par réflexion ; des Tropes, figures d'expression par opposition. (Pierre Fontanier, 1968, p. 498-499)

Aussi est-il évident que plusieurs disciplines des sciences du langage ont œuvré à faire connaître le langage figuré dans la communication en général, son fonctionnement, sa nature, ses domaines d'application, son utilité, et ses effets escomptés dans le discours et sur les interlocuteurs. La preuve, nous enregistrons nombre de théorisations et de réflexions. Certaines portent leur intérêt sur les critères de définition et de classification, d'autres justifient les différentes dénominations génériques qui lui sont attribuées, les fonctionnalités et ses relents pluridisciplinaires. Parmi elles la stylistique, la pragmatique, la linguistique et la grammaire.

III.II. L'APPORT DES SCIENCES DU LANGAGE

La linguistique n'est pas en marge de la diffusion des figures du langage. Sa contribution est assurée par des grammairiens, des linguistes, des stylisticiens, des pragmaticiens qui ont mené des théories et des travaux pour approfondir les acquis, présenter et expliquer leurs fonctionnements et définir les champs où elles peuvent s'appliquer. C'est dans cette veine que s'inscrivent *Les figures de style* de la grammairienne Catherine Fromilhague qui propose des rudiments aux étudiants en stylistique et en littérature, afin d'être en mesure de reconnaître les figures de style et se familiariser aux principes qui fondent celles-ci. C'est ce souci d'apporter sa pierre à l'édification des figures que son ouvrage :

reprend les catégories de figures les plus connues (...) et propose des mises au point précises sur leurs principaux traits définitoires. L'analyse détaillée d'exemples - empruntés à la littérature ou à la presse - sert la pratique de commentaires et trace quelques pistes de réflexions plus générales sur la stylistique d'auteur, les genres ou les catégories esthétiques. (Catherine Fromilhague, 2015).

Le linguiste Patrick Bacry a axé aussi ses recherches sur les figures de style. Il propose, dans sa volonté d'enrichir les données déjà disponibles sur les figures, un guide de lecture et d'étude de treize chapitres sur quatorze annexés d'un dictionnaire. C'est ainsi qu'il met l'accent, comme on peut le voir

dans l'avant-propos de ses *Figures de style* (1992) sur les modes de classement des figures ainsi que des présentations détaillées qu'il fournit pour chaque figure.

Dans la collection *Que sais-je ?* Henri Suhamy réalise une étude synthétique sur la question des figures de style. Celle-ci passe en revue les points focaux qui en déterminent le fonctionnement des figures de style et qui en étendent ses compétences à plusieurs disciplines (8) où elles y sont applicables. Cette étude découle de l'enjeu qu'il vise, celui de permettre à travers ses réflexions, de

mieux comprendre le sens et la forme des énoncés, de déceler certains codages et travestissements conventionnels de l'expression, (en proposant) une classification originale, claire et logique, illustrée par des exemples tirés d'œuvres littéraires, du journalisme, du discours politique, du langage courant, ou inventés (dont il use) pour présenter et expliquer les principales figures de style (Henri Suhamy, p. 2013, quatrième de couverture).

L'auteur reste tout de même convaincu des efforts à fournir en dépit de l'espoir qu'il nourrit d'arriver à des synthèses plus fortes et plus éclairantes.

Marc Bonhomme est représentatif dans ce lot des vulgarisateurs de ce sujet. Dans sa *Pragmatique des figures du discours*, il axe ses réflexions sur le rendement (9) que les figures par leurs emplois sont susceptibles d'apporter au discours. Cette direction lui permet d'explorer cette dimension potentielle, riche et diversifiée rattachée à toutes les figures, qui était jusqu'à un moment récent de son histoire la moins explorée.

Le stylisticien Georges Molinié sera l'angle d'attaque qui clora le propos sur l'implication des sciences du langage à la vulgarisation du langage figuré. Le concept de système figuré constitue l'angle d'attaque de sa théorisation. Il cristallise toute la matière programmatique de son projet. Ainsi, en tant que l'un des postes de l'analyse stylistique du discours littéraire, le système figuré dénomme l'ensemble des figures du langage et institue leur bipartition entre figures microstructurales et figures macrostructurales. Le système figuré est également révélateur des interactions syntaxico-structurales occasionnelles ainsi que les liens serrés et systématiques qui existent entre elles. À cela s'adjoignent un inventaire de traits de caractérisation de chacun des ensembles de figures de même qu'il est engagé, par-dessus tout, pour évaluer la littéarité du texte et comme porteur de sens à distiller à celui-ci.

De ce qui précède, l'intérêt des disciplines pour le langage figuré touche moins sa provenance et les circonstances de sa naissance que sa promotion et sa diffusion. Loin de mettre au jour sa genèse, elles s'y sont attachées, suivant leur propre exigence, à sa scientificité motivée à mettre en évidence son fonctionnement, ses caractérisations, ses fonctionnalités dont le but est par-dessus de faciliter au locuteur sa connaissance et son usage.

IV. DISCUSSION

L'existence et la profération du langage figuré par l'homme est connue de tous comme en témoignent son usage et les études menées à son compte. Notre réflexion s'est attelée à mettre en exergue les implications épistémologiques de l'origine du langage figuré. Les deux sources qu'elle a mises au jour se distinguent l'une de l'autre mais ne s'opposent pas du fait de leur complémentarité. D'ailleurs, il tire de cette différence un véritable profit observable dans la place majeure qu'elle lui a permis d'occuper depuis belle lurette et jusqu'à ce jour dans les sciences du discours. Ce fut la contribution des sciences rhétorique et linguistique. L'autre ascendance évoquée est d'origine naturelle. Celle-ci considérée comme l'ancrage, quoique négligé, de toutes les études à son endroit résume trois fondements dont l'imbrication a cousu pendant une très longue période son existence et son histoire.

Ce triptyque, se compose de la dimension divine. Elle réclame que l'infusion de ce fait de langue en l'Homme est spontanée. Ce dernier ayant constaté qu'il le porte en lui tout naturellement comme moyen d'expression, s'en sert pour ses besoins communicationnels. Dans cette perspective, le mythe de Babel se fait l'écho du don à l'Homme par le créateur de la faculté de parler diverses langues par conséquent le prédisposant de compétence vocabulaire et énonciative dont l'accessoire à la langue que sont les figures du discours ne peut être exclu. La cosmogonie dogon du Mali de la création met un point d'honneur sur son acquisition par l'Homme qui se fit par un apprentissage inné à l'instar du langage naturel. La version spirituelle avancée par les écritures du Saint Coran (Dr al Ajamî, alajami.fr/index.php) sur l'ascendance du langage figuré, en marge du langage naturel, enfonce quant à elle le clou sur la capacité que dieu a doté le langage de pouvoir s'auto (ré) formuler autant de rudiments linguistiques que de probables faits exprimables. Ce, au-delà même de l'inhérente capacitation de l'Homme à traduire tout énonciativement, dixit la Sourate 2 : 31-32.

L'autre point de ce triptyque argumente en faveur de l'idée que la figure du langage est une conséquence naturellement directe du perfectionnement du langage dans l'évolution de l'Humanité. En fait, les besoins de l'homme s'étendant et se complexifiant au fur et à mesure consécutivement à son évolution dans l'espace et dans le temps, vont influencer sur son langage qui passe progressivement d'un système rudimentaire, relâché à un système beaucoup plus compréhensible et intelligible. Cette bonification va œuvrer à la génération de tours d'expression en marge du lexique, des phrases et de la syntaxe de plus en plus étoffés avec l'adjonction des mots grammaticaux et des marques flexionnelles qu'il favorise par sa mutation.

Le dernier versant de leur provenance naturelle et de leur usage dans le langage est manifestement intrinsèque au psychisme humain hérité de la nature. L'anatomie de celui-ci impose parfois à notre monde mental une perception conditionnée qui exige au langage des formes d'expression non usuelles telles des détours ou des tournures d'expression faisant écho des figures lorsque vis-à-vis de cette réalité saisie il lui manque la correspondance linguistique pour l'évoquer. Ainsi, tel que le psychisme se perçoit ce fait en dépendra sa mise en fonctionnement linguistique qui, elle, l'énoncera sous les traits que l'imagination se le présente et le communique, qui peut relever de la personnification, la synecdoque, la métonymie, la métaphore et bien d'autres appartenant toutes au procédé général de la figuration. Les considérations rhétoriques puis celles des théories de la rhétorique argumentative et figurale, et linguistique n'ont donné que sa valeur scientifique.

V. CONCLUSION

Sous l'angle où nous avons traité le langage figuré, la question de sa réalité et son usage dans le langage ne sont pas toujours dus ni aux différentes fonctions assumées dans la pratique langagière, ni à leur dimension de procédé et de concept assujetti à des familles théoriques et disciplinaires comme la rhétorique, la stylistique, la pragmatique et l'analyse du discours. Son intimité avec ces dernières n'est que le produit de l'évolution et le savoir scientifique de l'homme lorsqu'il s'en est aperçu au fur et mesure dans son langage. Ce lègue de l'évolution scientifique ne peut occulter sa coexistence avec l'Homme observable à trois niveaux : d'un côté, la thèse des écrits mythologiques et ceux des livres saints le rangent sous la bannière des moyens prédisposés à l'expression que dieu gratifia à sa créature toute entière. À cette explication, le poids de l'évolution de l'humanité à cette époque joue significativement sur le langage primitif qui progressivement se bonifie en figures et en d'autres sortes d'expression au grand bonheur de l'être pensant. Et enfin, oui par ce qu'elles sont par excellence la communication littérale du langage psychique des choses saisies par abstraction que la déficience du langage contraint à le dire que sous cette forme tel qu'il les reçues.

Cette coexistence au langage spontané évoquée ne nie pas la conscience que l'homme a prise par la suite qui, par ailleurs, se manifeste, dans le discours, aux fins et aux diverses façons qu'il peut

l'exploiter. Il acquit, dans cette dynamique, son statut d'objet de réflexion systématique qui va engendrer, à son bénéfice, des théories et accrocher certaines disciplines qui l'acclimateront à leur exigence. Parmi celles-ci la rhétorique argumentative et la rhétorique figurale arrimée à la rhétorique antique et la linguistique dans ses composantes pragmatique, grammairienne, stylistique et analytique du discours. Elles l'ont révélé puis balisé dans ses spécificités en harmonie aux principes et aux mécanismes régents par ces théories et disciplines tenues entre autres par Georges Molinié, les membres du Mu, Perelman Ch., Olbrechts-Tyteca L., Marc Bonhomme, Dumarsais, Pierre Fontanier qui ont consacré une attention poussée.

Certes les figures préexistent en l'homme à l'instar de la parole. Elles sont des moyens d'expression de certaines pensées pour lesquelles il n'existe pas dans le dispositif linguistique standard des vocables pour les traduire. Elles sont dues aussi au fait de l'homme de cerner, comprendre, s'extérioriser souvent par image. Mais par-dessus tout, il convient de reconnaître les rôles de diffusion et de scellage de leur utilité sociale joués par la rhétorique et les sciences du langage.

NOTES

- [1] verbales (mythe, conte, proverbe) et écrites journalistique, juridique, politique et littéraire (poésie, roman, théâtre).
- [2] [2] Les auteurs de la première génération : Cicéron, Quintilien, Aristote, Du Marsais ; la seconde génération, Pierre Fontanier, Groupe μ , Perelman CH et Olbrechts-Tyteca etc.
- [3] La rhétorique, la littérature, la philosophique, la communication, la grammairienne, etc.
- [4] Ce langage issu des mouvements psychiques.
- [5] Mode de communication, de communautés traditionnelles, fondé essentiellement sur la parole dont le substrat est le mythe, le conte, le dicton ou le proverbe.
- [6] Pris véritablement conscience de leur existence, les intéresser à l'homme, connaître leur fonctionnement et leurs enjeux dans les communications de tous genres.
- [7] Des mots grecs correspondant en français à l'invention, la disposition, l'élocution et l'action.
- [8] La rhétorique, la poésie, la littérature, l'étymologie, la grammaire, la psychologie du langage, lacommunication.
- [9] Il s'agit des fonctions prédominantes à savoir la fonction esthétique, la fonction phatique, la fonction cognitive, la fonction argumentative et la fonction pathémique.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] Aristote. *Rhétorique*. Paris: LGF, 1991.
- [2] Bally, Charles. *Traité de stylistique française*. vol 1, 2ème Edition, Heidelberg : Carl Winter's Universitäts Buchhandlung, 1921 [3] Blair, Hugh. *Leçon de rhétorique et de belles lettres*. Paris: Hachette, 3° Edition, 1845.
- [4] Bible. «Genèse 11 : 1à9 ». *Louis Segond*.
- [5] Barthes, Roland. « L'ancienne rhétorique ». *Aide-mémoire*, 1970, pp, 170-227.
- [6] Bacry, Patrick. *Les figures de style*. Paris: Belin, 1992.
- [7] Cicéron. *Rhétorique à Herennius/Cicéron*. Paris: CLF, Panckoucke, 1835.
- [8] Coran. «Al-Baqarah, 2 : 31-32».
- [9] Ducrot, Oswald. Todorov, Tzvetan. « Langage et behaviorisme ». *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris: Seuil, 1972, pp 92-98.
- [10] Dumarsais, César Chesneau. *Les tropes*. Paris: Belin- Le-Prieur, 1818.
- [11] Fromilhague, Catherine. *Les figures de style*. Paris: Armand Colin, 2015.
- [12] Fontanier, Pierre. *Les figures du discours*. Paris : Flammarion, 1968.
- [13] Gardes-Tamine, Joëlle. *Pour une nouvelle théorie des figures*. Paris : PUF, 2011.
- [14] Genette, Gérard. « Figures ». *Figure I*, Paris: Seuil, 1966, pp, 205-221.
- [15] Griaule Marcel. *Dieu d'eau, entretiens avec Ogotemméli*. Paris: Librairie ArthèmeFayard, 1975.
- [16] Lamy, Bernard. *La rhétorique ou l'art de parler*. Paris: André Pralard, 1688
- [17] Micó, Noelia Romero. , Pardo, Amparo Olivares. «Pertinence d'une relecture de la Stylistique française de Charles Bally au XXI^e», *Synergies Espagne*, n°6 -2013, pp. 73-82.

- [18] Nash. (rappeuse ivoirienne) « L'hymne nationale de Côte d'Ivoire traduite en nouchi ». *Ivoire Actu*, retranscrite par André Konan, Silver, (journaliste-écrivain) jeudi, 12/12/2012 à 20hrs 15, consulté le 05/12/2018, à 8hrs 20).
- [19] *Le petit Larousse*. Illustré, Édition limitée 2008.
- [20] Lakoff, Georges., Johnson, Mark. *La métaphore dans la vie quotidienne*. Paris: Minuit, 1985.
- [21] Suhamy, Henri. *Que sais-je ?, Les figures de style*. Paris: PUF, 2013.

SITOGRAPHIE

- [1] alajami.fr, adam-et-le-langage-selon-le-coran-et-en-islam, consulté le 13/10/2023 à 11h02 /
- [2] Jenny, Laurent. « Méthodes et problèmes », Université de Genève, Dpt-lettres 2003, <http://www.unig.ch>
- [3] Victorri, Bernard. Origine des langues et du langage. Encyclopædia Universalis, 2006.halshs-00009947

